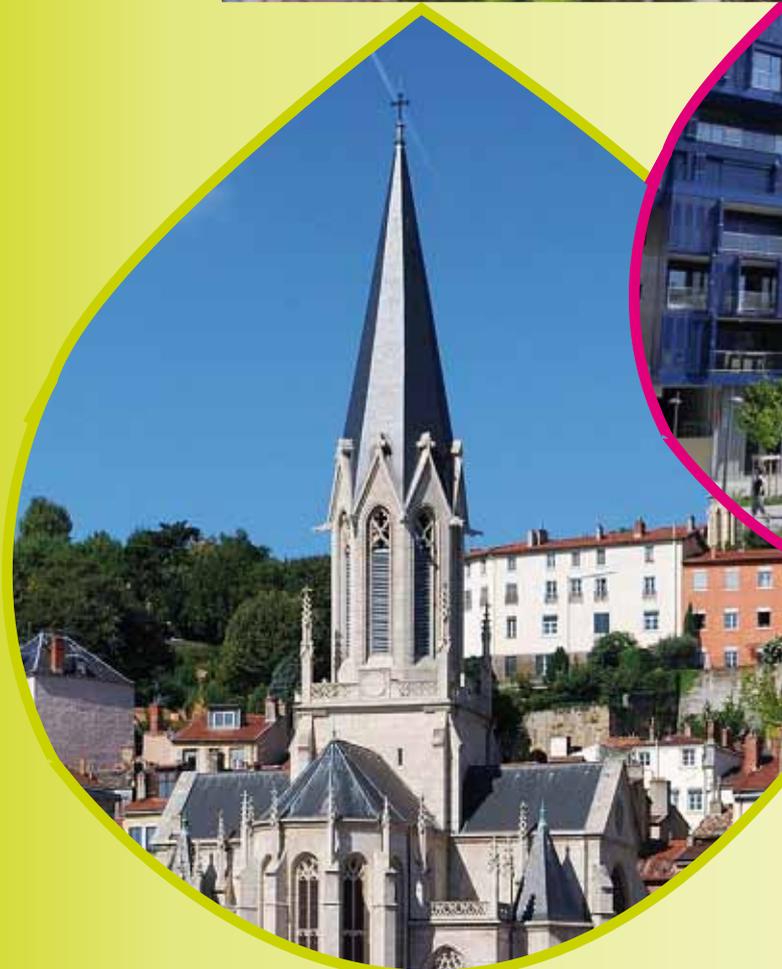


Lyon

Découverte et histoire



Gerland est un quartier de Lyon, situé le long du Rhône, était aussi appelé La Mouche.

Gerland devient officiellement un quartier de Lyon en 1852 avec l'intégration de la ville Guillotière-Brotteaux à la Préfecture. La construction du Fort de la Vitriolerie s'étale de 1840 à 1844 ; celui-ci disparaîtra en 1912. La position de Gerland est triplement intéressante pour les investisseurs de la deuxième révolution industrielle. À partir de 1860 y seront construits les bateaux-mouche.

Gerland a longtemps été un quartier industriel, peu densément peuplé. Au XIX^e siècle, une fabrique de vitriol a été implantée le long du Rhône, dans un quartier appelé depuis La Vitriolerie, aujourd'hui occupé par l'armée (le quartier Général-Frère). L'urbanisation s'est faite par périodes successives, au XX^e siècle. Au début du siècle, on doit à Tony Garnier la réalisation des abattoirs, d'abord destinés à l'exposition universelle de 1914, devenus aujourd'hui la Halle Tony-Garnier, puis du stade de Gerland. Le pont Pasteur, qui depuis 1914 n'était qu'une passerelle, est inauguré le 14 juillet 1923, et l'avenue Jean-Jaurès est percée en 1908. L'endiguement progressif a permis de libérer d'immenses terrains, autrefois occupés par des marais et par une multitude de ruisseaux (mouches), qui laissent peu à peu place aux activités industrielles. Cependant une grande inondation touche Gerland en 1918. On construit de 1935 à 1938, la première phase du Port Édouard Herriot sur 140 hectares, et, en 1938, les dernières usines de produits chimiques quittent le quartier.

Jusque dans les années 1950, le sud de Gerland fut occupé par des bidonvilles, démolis sous l'autorité du maire Louis Pradel. Il faut attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour voir la construction complète d'une digue le long du Rhône, sous l'autorité du maire Édouard Herriot ; elle permet de stopper définitivement les nombreuses inondations qui participèrent pendant longtemps à l'insalubrité du quartier. Le palais des sports de Gerland est construit en 1962 et la piscine de Gerland

dans les années 1960. Le début des années 1970 voit la création de nombreux ensembles résidentiels, notamment entre le pont Pasteur et le quartier Général Frère près des berges du Rhône. À la suite d'une mobilisation internationale, la Grande Halle est sauvée de la destruction et est inscrite d'office sur la liste des monuments historiques. Il ne subsiste des abattoirs que deux petits pavillons, dont l'un est occupé par la bibliothèque de Gerland, et une arche. Cependant la Grande Halle, renommée Halle Tony-Garnier, fut laissée à l'abandon de 1975 à 1988. Dans les années 1990 et au XXI^e siècle, elle va se transformer et recevoir des gros spectacles, tournées, ou salons remplaçant le Palais d'Hiver de Lyon démoli. Gerland aujourd'hui : un quartier en plein développement.

Pont Raymond-Barre



En vue du prolongement en février 2014 de la ligne de tramway T1 de Montrochet à la station de métro Debourg à Gerland, un nouvel ouvrage d'art, conçu par l'architecte Alain Spielmann, est construit en aval du pont Pasteur afin de franchir le Rhône. Il est emprunté par les tramways, les piétons et les cyclistes. Il est long de 260 m pour 17,50 m de large. Ce pont bow-string est constitué de trois travées : une travée centrale de 150 m encadrée par deux autres de 72 m et 38 m. Les travaux ont débuté le 24 novembre 2011 par la pose de la première pierre et se sont achevés en septembre 2013.

Le musée des Confluences est un musée d'histoire naturelle, d'anthropologie, des sociétés, et des civilisations, de Lyon en Auvergne-Rhône-Alpes. Héritier du Musée d'histoire naturelle Guimet de Lyon, il est hébergé dans un bâtiment de style déconstruc-

tiviste dans le quartier de La Confluence, sur la pointe sud de la Presqu'île de Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône.

En 2003, un premier permis de construire est délivré pour le musée. Le musée est finalement inauguré le 20 décembre 2014, en l'absence remarquée du président de la République, du Premier ministre ou de la ministre de la Culture. La construction a connu de nombreux déboires, dont un retard de dix ans et un dépassement de son budget à hauteur de cinq fois sont montant initial.



Ancien port industriel, la **Confluence** est aujourd'hui le nouveau quartier branché de Lyon. Bâtiments ultra-modernes en forme de cubes de couleur, pavillon industriel réhabilité en centre d'art contemporain, petit port revisité : visite guidée du quartier.

Au XIX^e siècle, ce quartier était un centre industriel, avec un port et des ateliers de cheminots. L'activité a décliné et le lieu s'est vidé, jusqu'à ce que Raymond Barre décide de le réinvestir dans les années 90. L'idée était d'étendre le centre-ville pour accueillir des logements et des entreprises à l'architecture très moderne. Après 15 ans de travaux, l'installation du tramway et près de 400.000 m² de constructions, un nouveau quartier urbain est sorti de terre ! L'état d'esprit du quartier est de marier des architectures très différentes, tout en respectant l'historique du lieu. On retrouve ainsi des immeubles étonnants et très colorés, comme les cubes orange ou vert, mais aussi des lieux industriels réhabilités comme la Sucrière qui accueille les expositions d'art contemporain.

Le quartier de la Confluence a aussi été conçu pour donner une belle part à la promenade le long de la Saône : plus de la moitié des 40 hectares sont en espace public.

La passerelle Saint-Georges est la plus jolie passerelle de Lyon et de loin. Il faut dire que c'est celle associée à l'Eglise Saint-Georges.



Saint-Georges au sud

Le quartier Saint-Georges constituait autrefois l'extrémité sud de Lyon et communiquait avec l'extérieur par le biais de la porte Saint-Georges, aujourd'hui détruite. Ce quartier est l'habitat d'origine des canuts, avant qu'ils ne se déplacent vers la Croix-Rousse pour pouvoir y loger leurs nouveaux métiers Jacquard nécessitant des plafonds hauts de plus de quatre mètres.

Église Saint-Georges

Le Sanctuaire Saint-Georges est situé dans l'ensemble de quartiers qualifiés de Vieux Lyon. L'édifice actuel, de style néogothique, est construit en 1844-1845. Elle est nommée en l'honneur de Georges de Lydda.

Elle est située entre le quartier de la Quarantaine et le quartier Saint-Jean, à proximité de la place Benoît-Crépu, son ouverture sur le quai rappelant l'existence jusqu'au XIX^e siècle du Port Sablet, et de la place Bertras. Elle occupe l'ancien emplacement de la commanderie des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Aux XI^e ou XII^e siècle, l'église est entourée par un cimetière, sur les faces nord, ouest et sud.

Les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem arrivent à Lyon au début du XIII^e siècle et s'installent en 1315 dans l'ancien monastère attenant à l'église. Celle-ci reste une église paroissiale mais est rattachée à la commanderie.

À la fin du XV^e siècle, l'église est restaurée. En 1492, l'hôtel de la commanderie est construit non loin par Humbert de Beauvoir et il en profite pour remettre en état l'église Saint-Georges. Il fait refaire

l'extrémité du chœur et embellit l'ensemble du bâtiment. Il fait apposer ses armes dans l'église : écartelé d'or et de gueules, ainsi que celles de l'ordre.

En 1792, les églises sont fermées et les prêtres non jureurs pourchassés, par décision du maire de Lyon, Louis Vitet : non entretenue, l'église Saint-Georges se détériore rapidement. Le 30 avril 1796, le clocher s'effondre en partie.

Décrétée bien national, la Commanderie est occupée par divers locataires, avant d'être vendue, en 1807. Un incendie survient en 1854 et l'immeuble est détruit en 1857 ; en 1884, un groupe scolaire est édifié à sa place.

L'église est reconstruite à partir de 1842.

Désaffectée entre la fin des années 1970 et 1989, le cardinal Albert Decourtray confie la paroisse à la Fraternité Sacerdotale Saint-Pierre. La Fraternité célèbre la messe dans le rite lyonnais, en application du motu proprio *Ecclesia Dei* de 1988.

La paroisse redevient diocésaine en octobre 2006, désormais desservie par d'anciens prêtres de la fraternité Saint-Pierre ayant rejoint l'archidiocèse.

Saint-Jean au centre

Saint-Jean est le quartier le plus connu, avec la primatiale Saint-Jean. C'est également le quartier le plus touristique du Vieux Lyon. Son artère principale est la rue Saint-Jean, traversant le quartier jusqu'au quartier Saint-Paul. Elle comporte de nom-



breuses curiosités architecturales, en particulier les traboules. On y trouvera de très belles cours intérieures, souvent insoupçonnées et conservant leurs caractéristiques médiévales. Quartier essentiellement piéton, il permet d'agréables balades.

C'est dans ce quartier que se trouve, place du petit Collège, l'ensemble Gadagne. Magnifique édifice Renaissance classé monument historique, il abrite le musée d'histoire de Lyon ainsi que le musée des arts de la marionnette.

La primatiale Saint-Jean-Baptiste-et-Saint-Étienne

(dite aussi, plus simplement, cathédrale Saint-Jean) est le siège épiscopal de l'archidiocèse de Lyon. Elle a rang de cathédrale et de primatiale : l'archevêque de Lyon a le titre de Primat des Gaules ; le titulaire depuis 2002 est Mgr Philippe Barbarin.

La première cathédrale dont l'existence est attestée, et que les sources de l'époque se contentent d'appeler *maxima ecclesia*, c'est-à-dire la « grande église », a été bâtie par Patient. La seconde, plus grande et datée du IX^e siècle, est l'œuvre de Leidrade.

L'édifice actuel est un projet de longue haleine, porté dans sa conception par trois archevêques successifs au moment où l'architecture occidentale bascule du roman au gothique : Guichard de Pontigny envisage et entame la construction d'une église romane, Jean Belles-mains entame la transformation de l'édifice en un ouvrage gothique dont les ressorts techniques ne sont pas encore pleinement maîtrisés, enfin Renaud de Forez transforme le projet, grâce à l'évolution des savoir-faire, pour donner à la cathédrale son aspect actuel. La construction s'étale sur trois siècles, de 1175 à 1480. Fortement endommagée par les guerres de religion en 1562, puis par la Révolution française et le siège de Lyon en 1793, la primatiale est restaurée au XIX^e siècle. Les premiers travaux sont assez modestes et fortement empreints de classicisme ; mais cette politique change vigoureusement avec l'arrivée d'un nouvel archi-

te, Tony Desjardins, qui donne un élan inédit à la restauration. De son point de vue, non seulement les travaux doivent rendre à l'église son aspect médiéval, mais cet aspect est à sublimer pour faire de Saint-Jean une « cathédrale idéale » reflétant l'esprit gothique du XIII^e siècle. Ces travaux de modification de l'aspect de la cathédrale comprennent un relèvement de la charpente et l'ajout de flèches. Devant les critiques virulentes, ils ne sont pas tous réalisés. Au XX^e siècle, les travaux d'embellissement et de réparation se poursuivent, mais la guerre interrompt les travaux. En septembre 1944, le retrait des troupes allemandes s'accompagne de sabotages, qui touchent indirectement l'édifice, brisant la plupart de ses vitraux. La remise en état des verrières, puis des façades et de l'aménagement intérieur, constitue l'essentiel des actions menées durant la seconde partie du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle.

La primatiale est classée monument historique depuis 1862. Outre cette protection, elle est intégrée depuis le 12 mai 1964 dans le premier secteur sauvegardé de France. Enfin, le 5 décembre 1998, elle a été reconnue patrimoine mondial au titre de sa localisation dans le site historique de Lyon.

Lieu de culte et de prière, la cathédrale est la première église de l'archidiocèse de Lyon, mais aussi une des églises paroissiales du Vieux Lyon. Elle est demeurée durant des siècles le lieu par excellence de l'expression du rite lyonnais, un des rites de l'Église catholique, notamment du fait de l'attachement du chapitre des chanoines à cette forme liturgique. Cette particularité locale vaut notamment à la primatiale d'avoir été la dernière cathédrale française à se doter d'un orgue (en 1841), et explique en partie la modestie de celui-ci.

C'est aussi un lieu touristique fort prisé, pour sa localisation, pour les animations particulières qui y sont organisées, notamment durant la fête des Lumières, mais également pour son horloge astronomique du XIV^e siècle.



Place des Terreaux

La place des Terreaux est une place située dans le 1^{er} arrondissement de Lyon, sur la presqu'île entre le Rhône et la Saône, au pied de la colline de la Croix-Rousse.

Elle est bordée :

à l'est par l'hôtel de ville
 au sud par le palais Saint-Pierre ou Musée des beaux-arts
 à l'ouest par un édifice traversé par une galerie
 au nord par des bâtiments civils marquant le début des pentes de la Croix-Rousse.

En 1206, les associations de marchands lyonnais se heurtent à l'archevêque Renaud II de Forez qui ne respecte pas la charte signée en 1195 en violant les accords pris en matière de taxe sur les marchandises. Pour protéger le bourg Saint-Nizier du pouvoir ecclésiastique, les bourgeois lyonnais décident alors d'élever une muraille au pied de la colline Saint-Sébastien (Pente de la Croix-Rousse) et une tour sur la Saône afin de contrôler le pont du Change, unique passage entre Saint-Nizier et Saint-Jean. L'archevêque intervient par les armes en 1208 et la paix revient grâce à l'intervention du pape Innocent III.

Renaud de Forez et ses successeurs reprennent toutefois les travaux entrepris par les bourgeois lyonnais, afin de protéger la ville

d'une potentielle attaque par la Dombes. Un nouveau mur, épais de deux mètres et haut de dix mètres, est bâti entre la Saône et le Rhône. Long de 500 mètres environ, cette enceinte est percée de deux portes défendues par des pont-levis (la Porte de la Pêcherie sur la Saône et la porte de la Lanterne) et protégée par dix tours rondes ou carrées. Un chemin de ronde crénelé et cinq guérites de pierre permettent aux soldats de faire le guet à son sommet. La muraille principale est séparée par un large fossé de 22 mètres d'un autre mur de deux mètres de haut implanté plus au nord. Au XIV^e siècle, un troisième ouvrage construit dans la pente est venu compléter ce dispositif qui fut lui-même adjoint au début du XV^e siècle d'un nouvel ouvrage bâti au sommet de la colline Saint-Sébastien et constitué d'une butte de terre protégée par des tours de bois. En cas de siège, le fossé, qui prend le nom de Terralia nova (Fossés des Terreaux) ou de Fossés de la Lanterne, peut être rempli d'eau. Celle-ci pénètre en cas de besoin dans une succession de bassins, appelée canal de Neyron, creusés latéralement au Rhône, et s'écouler jusqu'à la Saône située en contrebas.

En temps normal, les arbalétriers, puis les coulevriniers utilisent les fossés comme lieu d'entraînement, d'abord côté Saône, puis à partir de 1533 côté Rhône.

Au XVI^e siècle, les murailles tombent en ruine. En 1538, la démolition de l'enceinte est entamée. Le fossé côté Saône est comblé afin de construire la boucherie de la Lanterne. En 1555, les religieuses du couvent Saint-Pierre reçoivent l'autorisation d'utiliser les pierres du mur « en telle quantité qu'il leur plairait pour les réparations du monastère ». En 1578, les terrains de l'actuelle place des Terreaux sont remblayés et en 1617, l'ancien fossé disparaît définitivement avec l'aménagement des jardins de l'hôtel de ville sur lesquels s'élèvent aujourd'hui l'Opéra.

Entre 1646 et 1651, Simon Mauvin bâtit sur la partie orientale de la place l'Hôtel de ville de Lyon, reconstruit par Jules Hardouin-Mansart, à la suite de l'incendie de 1674. Au XVII^e siècle égale-

ment, les moniales de Saint-Pierre font reconstruire leur couvent qui devient en 1803 le musée des beaux-arts de Lyon.

Le 12 septembre 1642 sont décapités sur cette place le marquis de Cinq-Mars, conspirateur contre Richelieu, et son complice François-Auguste de Thou. Il est dès lors dans la coutume locale de ne pas traverser la place par son centre, où aurait eu lieu l'exécution. Pendant la Révolution française, la guillotine y est installée et fonctionne à plein régime pendant le mandat de Marie Joseph Chalié. L'exécution de ce dernier sur la place marque le soulèvement de Lyon contre la Convention nationale. Après le siège de la ville, la « Commission de justice populaire » y fait décapiter 79 personnes, la deuxième vague de répression ayant lieu dans la plaine des Brotteaux.

Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, les accès à la place sont élargis afin de les intégrer au plan de restructuration de la Presqu'île mené par le Préfet Vaisse. En 1855, le passage des Terreaux est ouvert entre la place et la rue Lanterne.

Au centre de la place, face à l'hôtel de ville, les édiles inaugurent le 22 septembre 1891 une fontaine allégorique de la Garonne réalisée par Bartholdi. Commandé dans un premier temps par le conseil municipal de Bordeaux en 1857, le groupe sculpté dénommé « Char triomphal de la Garonne » représentait la Garonne et ses 4 affluents se jetant dans l'océan ; le tout étant symbolisé par une femme menant un Quadrigé. À la suite de l'Exposition Universelle de 1889, le monument, devenu trop cher pour Bordeaux, fut racheté en 1890 par le maire de Lyon, Antoine Gailleton.

La place a été réaménagée en 1994, avec notamment une alternance orthogonale de 69 jets d'eau bordés de 14 piliers. Cette trame de la place est rythmée par la façade du palais Saint-Pierre. Afin de construire le parc de stationnement souterrain des Terreaux, la fontaine, initialement située en face de l'hôtel de ville, a alors été déplacée à son emplacement actuel dans l'axe du palais Saint-Pierre. Le 29 septembre 1995, elle est classée monument historique.

L'hôtel de ville, un des plus imposants bâtiments historiques de la ville, se situe entre la place des Terreaux et la place de la Comédie où il fait face à l'Opéra.

Au XVII^e siècle, la Presqu'île devient centre-ville, la place des Terreaux va devenir le cœur de la ville, elle va être pavée et s'embellir de l'hôtel de ville bâti entre 1646 et 1672.

Avant l'actuel hôtel de ville, la commune avait l'hôtel de la Couronne (actuel musée de l'Imprimerie), situé rue de la Poulallerie. Cette maison commune n'était pas adaptée à la politique et à l'administration d'une ville telle que Lyon. Le 6 février 1646, l'hôtel de la Couronne fut vendu aux enchères publiques pour 52 000 livres ; cet argent servira à financer la construction de l'actuel hôtel de ville.

Le 8 mai 1646, le roi donne son accord par lettre de cachet. Les travaux débutent officiellement le 5 septembre de la même année, en l'honneur et le jour de l'anniversaire du roi Louis XIV. Les travaux se termineront en 1672 et auront duré 26 ans.

L'hôtel de ville fut victime d'un incendie le 13 septembre 1674. L'incendie détruisit la Grande Salle et détériora le beffroi, les combles et la toiture. L'escalier d'honneur, les archives et le Salon d'Henri IV furent aussi endommagés.

En 1793 au cours de la révolution, il est bombardé par les troupes de la Convention. Le demi-relief représentant Louis XIV à cheval au milieu de la façade est supprimé puis remplacé par le Bon Roi Henri dans la même posture. Il est l'œuvre du sculpteur Jean-François Legendre-Héral et date de 1829, pendant la restauration. L'édifice est rénové seulement à partir de 1850, suite à un second incendie le 14 juillet 1803.

Le Café des Fédérations c'est l'institution Lyonnaise par excel-



lence ! Avec sa déco traditionnelle, et son atmosphère de bon vivant, vous êtes immédiatement plongé dans une ambiance digne des meilleurs bouchons lyonnais.

La rue Sainte-Catherine est une voie publique au pied des pentes de La Croix-Rousse dans le 1^{er} arrondissement de Lyon, célèbre pour sa vie nocturne. Elle est parallèle à la place des Terreaux (vers laquelle partent d'ailleurs de nombreuses traboules à travers les immeubles). Elle est donc en plein cœur du centre historique de Lyon, débouchant sur l'Hôtel de ville de Lyon. Cette situation est relativement insolite, car il est rare qu'une rue à la réputation aussi sulfureuse se trouve aussi proche de la mairie centrale d'une grande ville, à deux pas des plus riches quartiers commerçants (rue Édouard-Herriot, grande rue de la République...), de l'opéra et du musée des beaux-arts. C'est là un paradoxe en fait très représentatif de l'esprit du quartier des pentes de la Croix-Rousse, dont la rue Sainte-Catherine constitue la frontière naturelle, étant la première rue « plate » au bas des pentes. Cela en fait l'alter ego géographique du Boulevard de la Croix-Rousse, qui est pour sa part la première artère du plateau.

En 1680, est attestée une rue et une place Sainte-Catherine, du nom d'un établissement de soin accueillant les orphelines situé sur cette place. À l'angle des rues d'Algérie et Sainte-Maries-Terreaux, une statue de Catherine d'Alexandrie, sculptée en 1866 par Joseph-Hugues Fabisch pour remplacer une œuvre du XVII^e siècle, rappelle également le souvenir de cet hôpital dépendant de l'hôpital de la Charité de Lyon. Au fil des siècles, plusieurs noms furent en vigueur (marché du Fillet, place du Fil, place Neuve-des-Carmes, rue du Forès) et une autre rue Sainte-Catherine est attestée en 1831 dans le 4^e arrondissement (actuelle rue Charles-François-Lebrun). Il existait également une petite rue Sainte-Catherine et une grande rue Sainte-Catherine. Le 4 août 1854, la petite rue Sainte-Catherine devient la rue Jean-François-

Terme et l'actuelle rue Sainte-Catherine reçoit son nom définitif. La place Sainte-Catherine a été absorbée par la rue du même nom. Raffle de la rue Sainte-Catherine. L'Union générale des israélites de France (UGIF), organisme créé par le gouvernement de Vichy dans le but de contrôler la communauté juive de France dispose durant la Seconde Guerre mondiale d'un bureau d'œuvres sociales au numéro 12 de la rue. L'association, bien qu'étroitement contrôlée par les autorités est parvenue à développer un réseau d'entraide précieux pour la communauté. De nombreux Juifs de Lyon fréquentent les locaux de la rue Sainte-Catherine à la recherche d'un soutien médical ou d'une aide matérielle. Il est possible par le biais de cette association de rencontrer des militants qui fournissent de faux papiers et organisent des passages en Suisse. Le 9 février 1943, la Gestapo dirigée à Lyon par Klaus Barbie monte un piège. Ce jour-là, tous ceux qui se présentent au numéro 12, bénévoles de l'association, militants clandestins et assistés sont interpellés. À la fin de la journée, 84 personnes ont été arrêtées et sont internées au camp de Drancy puis envoyées dans les camps d'extermination de l'Allemagne nazie. Seules quatre en reviendront. Après guerre, tout le quartier des pentes de la Croix-Rousse se paupérise du fait de la crise de l'industrie de la soie⁴. Le quartier du bas des pentes (parfois appelé « quartier Sainte-Catherine ») devient mal famé, haut lieu de la prostitution, des trafics en tous genres, des bars plus ou moins clandestins et des bandes de délinquants. Le « Gang des Lyonnais » fera notamment de la rue Sainte-Catherine un de ses repères, en particulier le bar Le Chambéry, dont le propriétaire sera abattu sur place en 1977. Le centre névralgique du monde de la nuit fut d'abord la rue René Leynaud, mais il se déplace progressivement vers la rue Sainte-Catherine au cours des années 80. La rue Sainte-Catherine devient à partir de cette époque l'un des lieux emblématiques des pentes de La Croix-Rousse, célèbre pour ses nombreux bars

et pubs (l'Abreuvoir, le Shamrock, le Perroquet Bourré, l'Albion - fondé en 1982 et premier pub irlandais de Lyon -, le Douala...), cercles de kebabs et d'épiceries de nuit. Elle doit aussi sa réputation à son ambiance populaire et festive, fruit d'une importante mixité culturelle et sociale.

L'Hôtel-Dieu est l'un des plus grands bâtiments de la presqu'île de Lyon. Il est construit en bordure ouest du Rhône, dans le quartier de Bellecour. Premier hôpital lyonnais (les premiers bâtiments sont attestés en 1184). En 2007, il a été décidé de transférer ses services dans d'autres établissements afin de pouvoir vendre son bâtiment et son site exceptionnels. De 2010 à 2015, le bâtiment resta désaffecté, et d'importants travaux prévus sur environ trois ans pour une utilisation hôtelière, muséale et également pour accueillir la cité de la gastronomie en 2017. L'ensemble de l'édifice a été classé monument historique par arrêté le 21 novembre 2011. Au voisinage de l'an mil, une congrégation se créa pour faciliter les pèlerinages et les échanges : ce fut l'Ordre des frères pontifes. Elle construisait des ponts pour faciliter les communications et bâtissait à leurs débouchés des hôpitaux pour recueillir les pèlerins. C'est ainsi qu'au XII^e siècle, la section lyonnaise de l'Ordre commença la construction du pont du Rhône (le pont de la Guillotière) et dans son voisinage établit un hôpital en 1184-1185 : l'hôpital du Pont du Rhône, ancêtre de l'Hôtel-Dieu.

Le premier hôpital fut construit sur un terrain appartenant à l'archevêque de Lyon, au XII^e siècle, sous le nom de *Beatae mariae*. Situé en face du premier pont sur le Rhône, au nord de la rue Mercière, il est rapidement appelé



l'hôpital du pont du Rhône. Le premier bâtiment est modeste, composé d'un prieuré et d'une petite église, ouverte aux nécessiteux. Maître Martin Conras, le premier médecin attiré, fut embauché en 1454.

Finalement, la municipalité, devant faire face à l'expansion de la population, rachète l'édifice en 1478 pour le reconstruire bien plus grand. Son bâtiment principal fait 65 mètres de long. Il peut contenir jusqu'à 200 malades hommes ou femmes. Directement connectée à la salle des malades, et à la rue, une chapelle est ajoutée. Ce nouvel hôpital est ouvert en 1493, mais il faudra patienter jusqu'au milieu du XV^e siècle pour que tout soit achevé, avec un cimetière, un lieu pour les simples passants et un lieu pour les enfants mis en nourrice. De cet Hôtel-Dieu, il ne reste rien aujourd'hui, après les remaniements des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'Hôtel-Dieu de Lyon à l'époque de Rabelais. Il s'élevait sur l'emplacement de la chapelle actuelle. Les hôpitaux du Moyen Âge étant de petite capacité d'accueil, les échevins de Lyon décidèrent de construire un grand hôpital, sur les lieux de l'actuelle chapelle : c'est l'Hôpital de Notre-Dame de la Pitié du Pont-du-Rhône ou Grand Hôtel-Dieu. En 1532, François Rabelais est nommé médecin de l'hôpital, il avait à sa disposition une vingtaine de religieuses. Rabelais a quitté subitement son poste en 1535, probablement à cause de l'affaire des Placards.

En 1622, les locaux devenus exiguës sont détruits et remplacés par un ensemble de constructions en forme de croix, groupées autour d'un dôme central : les salles des Quatre-Rangs. On construit une nouvelle église sur l'emplacement de l'ancien bâtiment. On construit de 1658 à 1663 un bâtiment réservé aux convalescents, sur les quais du Rhône.

Les longues guerres qui ensanglantent la fin du siècle augmentent le nombre de mendiants, qui se porte au dixième de la population. Louis XIV autorise trois loteries successives afin de rassembler les subsides nécessaires à la

prise en charge des soldats des armées d'Italie et de Catalogne. Il accorde également de nouveaux privilèges à l'Hôtel-Dieu.

Parmi les médecins de l'Hôtel-Dieu, les personnalités les plus marquantes de l'époque sont Claude Pons, qui traitait les malades contagieux (il légua tout son bien aux pauvres), Jean de Lamonière (l'auteur d'un Traité sur la peste), Pierre Garnier, (mort en 1709 et auteur respecté de plusieurs éditions de traités de formules et de médecine, particulièrement pour le traitement de la vérole), etc.

De 1741 à 1761 est construit sur les courtines du Rhône le « temple magnifique », véritable « monument élevé à la fièvre », comme le remarqua plus tard Joseph II d'Autriche. La façade en pierre de taille blanche est véritablement opulente avec une riche décoration extérieure. Le grand dôme est construit à partir de 1755 afin de permettre le renouvellement de l'air dans les immenses salles communes. Les statues du roi Childebart I^{er} et de la reine Ultrogothe, fondateurs du tout premier hôpital en 549, ornant l'entrée principale, sont sculptées par Pierre-Marie Prost. Le dôme est achevé en 1764, mais déjà on regrette « la facilité avec laquelle on s'est livré à des constructions plus brillantes qu'utiles ».

L'Hôtel-Dieu a excellente réputation à cette époque. De 1737 à 1748, on note une mortalité de un sur quatre à l'Hôtel-Dieu de Paris, contre un sur quatorze à celui de Lyon.

La situation financière, guère brillante à la fin de l'Ancien Régime, devient catastrophique car les principaux revenus des hôpitaux (octrois et privilèges) sont coupés. Les Recteurs, après avoir financés personnellement l'Hôtel-Dieu, sont contraints de démissionner en 1791 et d'en remettre la direction au Directoire du département Rhône et Loire, lequel nomme huit administrateurs. Le bilan était effroyable : « il n'y avait dans la maison ni toile, ni farine, ni vins, ni drogues ; l'hôpital était débiteur, en capitaux exigibles, de 3 246 437 livres ».

Le siège de Lyon par les armées de la Convention et le bombar-

dement de l'Hôtel-Dieu pendant toute la durée de ce siège, du 8 août au 9 octobre 1793, ne laissa que des ruines. De plus, pendant la Terreur qui a suivi le siège de Lyon, on a établi une liste précise, bien que peut-être incomplète, des victimes guillotines ou fusillées :

onze médecins

trente-et-un chirurgiens dont sept étudiants en chirurgie

huit apothicaires ou herboristes.

Le XIX^e siècle. L'hôpital est encore agrandi et abrite désormais près d'un millier de malades, dont cent vingt-cinq militaires. Il perd peu à peu son autonomie : son administration se confond avec celle de l'hôpital de la Charité. On y trouve :

les médecins : huit titulaires nommés par concours depuis 1811, et quatre suppléants. Ils portent jusqu'en 1866 la robe rouge et la toque ;

les chirurgiens : réhabilités par l'instauration d'un concours en 1788, la chirurgie est mise au niveau de la médecine en 1794. Un seul chirurgien-major, suppléé par un aide-major, s'occupe de quatre cents lits de chirurgie ; il est chargé de la surveillance des 17 élèves-internes, y compris ceux de médecine. Celui-ci doit rester célibataire le temps de sa fonction (jusqu'en 1879), et doit loger à l'hôpital (logement libre en ville à partir de 1885) ;

les aumôniers : nommés par l'archevêque, ils célèbrent les messes tous les matins et administrent les sacrements. Un prêtre-économiste gère l'hôpital ;

les servants : on compte cent dix frères (ils peuvent abandonner leur titre de frère et rejoindre la vie publique), et cent quatre-vingt-dix sœurs.

Lyon était au XIX^e siècle un centre actif de la chirurgie, au point que « triompher au majorat de l'Hôtel-Dieu, c'était s'emparer du sceptre de la chirurgie dans le sud de la France. »

Durant la Première Guerre mondiale, l'hôpital est réquisitionné par l'armée française en août 1914, dans le but de l'utiliser en tant qu'hôpital militaire pour soigner les blessés.

Léon Bérard crée en 1923 le second centre anticancéreux français dans le grand dôme de

l'Hôtel-Dieu. Il finance, par l'intermédiaire de l'Association lyonnaise de lutte contre le cancer, l'achat d'une quantité importante de radium qui est utilisé dans le traitement des cancers du col utérin et de la muqueuse buccale. L'afflux de patients nécessite dès 1935 un déménagement à l'hôpital de Grange-Blanche, puis, en 1958, l'installation au centre Léon-Bérard.

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'Hôtel-Dieu est endommagé par plusieurs incidents. Le 2 septembre 1944, la destruction du pont de la Guillotière par les allemands induit la destruction de certains vitraux de l'Hôtel-Dieu. Le 4 septembre 1944, le grand dôme prend feu après avoir reçu des tirs ; il est totalement détruit par l'incendie. C'est uniquement durant les années 60, que les fonds sont débloqués pour la reconstruction du dôme. La façade au sud, puis la façade donnant sur le Rhône, de l'Hôtel-Dieu sont par la suite restaurées, alors que le nord de l'Hôtel-Dieu constitué du « passage de l'Hôtel-Dieu » est remplacé par des immeubles neufs.

Pendant la seconde moitié du XX^e siècle, l'hôpital continue son activité médicale, un grand nombre des accouchements des hospices civils de Lyon ont lieu dans l'Hôtel-Dieu, alors que des services de chirurgie digestive et de diabétologie sont créés. L'Hôtel-Dieu a été jusqu'à octobre 2010 un centre hospitalo-universitaire dépendant des Hospices Civils de Lyon. Afin de récupérer et vendre ce bâtiment exceptionnel construit sur un site de premier ordre, le premier hôpital lyonnais a été définitivement fermé et tous ses services ont été transférés vers d'autres établissements des Hospices Civils de Lyon.

L'Hôtel-Dieu sera reconverti partiellement en hôtel de luxe de 140 chambres dont l'entrée se fera par le dôme central. Les rez-de-chaussées seront destinés aux activités commerciales, comme prévu jadis sur les plans de Soufflot, et le reste du site sera occupé par des activités tertiaires et un centre de conventions. Enfin, les cours intérieures seront ouvertes au public.